

Valognes en lui offrant son bras.

Marceline marche derrière, avec son fils. Robert cause en souriant avec Modeste. Modeste lui répond en souriant aussi. Déjà, ils ont l'air d'être amis. Et, en effet, il dit à la jeune fille :

—Maintenant que je vous ai vue, mademoiselle, je n'aurai pas de plus grand désir que de vous revoir bientôt. Me permettez-vous de me présenter chez madame Langon ? Mon père est son ami. Je serai bientôt celui de votre frère... j'en suis sûr... tout me le dit... Me permettez-vous d'estayer d'être aussi le vôtre ?

—Si vous devenez l'ami de mon frère et de ma mère, vous serez aussi le mien, monsieur, dit-elle avec réserve.

—Je ne demande pas plus pour le moment fait-il en riant.

Elle rougit un peu. Il y a un sous-entendu qu'elle a compris.

Derrière eux, Marceline se penche pour les écouter. Elle voudrait si bien entendre ce qu'ils disent. Mais elle ne le peut. Ils parlent trop bas.

Enfin, ils sont de nouveau en voiture, dans le chemin qui traverse la haute futaie. La nuit n'est plus profonde. L'aube grise flotte au ras des cimes. Dans une heure le ciel rouge inondera la forêt. L'air est frais et léger. Les oiseaux s'éveillent et déjà cherchent la nourriture pour les petits qui attendent dans les nids. De temps en temps un lapin dévale, effaré, traverse le chemin presque sous les pieds du cheval. Et l'on entend, partout, dans les grands arbres, les faisans qui se débranchent.

Marceline, au fur et à mesure qu'elle s'éloigne du château de la Novice, reprend son sang-froid, recouvre un peu de calme.

Il lui semble que le danger n'est plus aussi prochain et qu'il lui sera possible de le conjurer plus facilement.

Alors elle croit qu'elle a fait de la peine à sa fille ; elle s'en excuse.

—Mon enfant, dit-elle, tu aurais voulu rester encore... Tu m'en veux ?

—Non, mère, maintenant que je suis partie, je suis même plus contente... En nous en allant de bonne heure, tu ne seras pas fatiguée... et une autre fois nous reviendrons, n'est-ce pas ?

Revenir ! elle songeait déjà à revenir ! !

Marceline ne répond que par un geste d'affirmation.

Alors Modeste penche la tête. Rien ne la touche, rien n'attire son attention de ce qui se passe autour d'elle. Ce charmant réveil des choses la laisse indifférente. Elle ne voit pas le jour qui chasse les dernières ténèbres, la brume glissant comme de la dentelle qui s'accrocherait aux arbres, les gouttelettes qui pendent aux feuilles, les toiles d'araignées chargées de rosée suspendues entre les arbres, et qui étincellent à la première clarté du jour. Elle n'entend ni les oiseaux, ni la brise matinale.

Elle ne voit que Robert qui se penche vers elle et dont le souriant regard l'enveloppe.

Elle n'entend que ses paroles, dont la douceur a passé sur son âme comme une caresse qui l'enivre.

Beaufort et Jean Daguerre de Morierval étaient amis d'enfance et camarades de collège. On l'a vu dès notre premier chapitre.

Daguerre ne s'était pas marié.

Il avait continué de vivre à Morierval pendant quelques années, après la disparition de Marceline.

Puis, il avait vendu le domaine, ferme et château, n'y conservant pas même un pied-à-terre, et avec les cent cinquante mille francs environ qu'il en avait trouvés, il était venu à Paris, décidé à y chercher fortune, par quelque moyen que ce fût.

Il avait des appétits de bien-être, de luxe, de débauches qu'il n'avait jamais pu contenter et, parfois, quand il voyait la fortune opiniâtre et entêtée lui fermer sa porte, il lui prenait des accès de rage et de folie, pendant les quels, seul chez lui, il se disait :

—Mais je volerais... mais je tuerais pour être riche... qu'est-ce que cela me fait ?... Je ne crois à rien... je ne crois qu'au plaisir !

Il savait que Beaufort, lui, était riche.

Il ne l'avait plus perdu de vue, depuis sa visite à Benavant.

De temps en temps, il faisait naître une occasion et le revoyait.

Intelligent, souple, sans remords et sans scrupule, Jean Daguerre profitait de la tristesse secrète de ce pauvre cœur déchiré.

Et Beaufort, qui ne croyait personne, sentait parfois le besoin de la présence de Daguerre, car celui-ci, ayant connu Marceline jeune fille, en parlait souvent. Et c'était un peu du passé heureux, si fugitif, qui revenait dans la vie présente.

Avec qui eût-il causé de Marceline, sinon avec Daguerre ?...

Il n'avait pas d'affection pour lui, mais Daguerre peu à peu était devenu une habitude.

Lorsque Beaufort songea à exploiter des fonderies à Creil, Daguerre lui apporta tout ce qu'il possédait—il venait de vendre Morierval.

—Je veux partager ta bonne ou ta mauvaise fortune, lui dit-il. Veux-tu me prendre comme associé ?... Je me mettrai vite au courant. Tu n'auras pas besoin de t'occuper des affaires, je t'en épargnerai le souci.

Beaufort avait accepté avec indifférence. Peu lui importait.

—Soit, dit-il... Seulement, je travaillerai autant que toi, au moins. Je n'ai pas besoin de gagner de l'argent, par bonheur... Ce que je cherche c'est une distraction...

—A ton aise.

Les affaires avaient prospéré dès le début.

Puis les mauvaises années étaient venues. La guerre avait bouleversé le commerce français. Bien des établissements industriels avaient sombré dans la tourmente.

Deux fois Beaufort avait, avec ses ressources personnelles, sauvé la maison de la faillite, laissant intact l'apport de Daguerre.

Il avait dit à Jean la seconde fois :

—Nous ne relèverons jamais notre maison. Je te conseille de retirer les cent cinquante mille francs que tu as apportés à l'association. Il en est encore temps. Dans quelques années, peut-être, ce sera trop tard. Je ne puis plus faire de sacrifices sans que ma fortune soit compromise. Prends garde.

Daguerre s'était entêté.

—Nous verrons. Je ne juge pas la situation aussi dangereuse.

—Tu as tort. Viens la débâcle... et ce serait pour toi la ruine.

—C'est vrai, dit-il, avec un sourire haineux, moi j'y perdrai ma fortune tout entière, tandis que toi...

—Tandis que moi, j'y aurai laissé cinq cent mille francs... ne sois pas injuste. Sans moi, ce qui nous menace une fois de plus serait arrivé depuis longtemps.

Daguerre ne répondit pas. Il était dans une de ces heures de rage muette pendant lesquelles des projets terribles se heurtaient en son cerveau. Et le jour était venu de la liquidation.

Les affaires avaient été de plus en plus mauvaises ; s'entêter était inutile.

—Tu vois, avait dit Beaufort, je t'avais averti. Te voilà ruiné.

—Que ne fais-tu de nouveaux sacrifices ?

—Non, répondit Beaufort d'un ton ferme. Tu étais libre de suivre mon conseil. Si tu t'étais retiré, comme je te l'avais offert, tu aurais encore les cent cinquante mille francs que je t'ai rendus deux fois, et avec lesquels tu pourrais tenter fortune autre part... ou vivre dans la retraite.

—Ainsi tu refuses ?

—Je refuse.

Daguerre serra les poings. Mais il n'avait rien à dire.

Telle était la situation des deux associés au moment où nous les avons rencontrés au château de la Novice.

Marceline ne sortait plus de chez elle dans la crainte de rencontrer soit Daguerre, soit Beaufort.

Si changée qu'elle fût, bien que quelque temps auparavant Glou-Glou lui-même ne l'eût point reconnue, cependant elle ne se sentait pas en sûreté. Ses cheveux avaient blanchi. Ses traits avaient vieilli, mais il y a quelque chose qui ne change pas, les yeux. Elle avait toujours ses yeux noirs, lumineux, au regard profond, qui tant de fois s'étaient fixés sur Beaufort avec amour et reconnaissance.

Lorsqu'elle était obligée de sortir, elle mettait un voile très épais qui dérobait complètement sa figure—si complètement qu'elle put à différentes reprises, passer par les rues de Creil, à côté de Beaufort, sans être même remarquée.

Quelques jours après la fête paysanne donnée par Louis Valognes, Gérard avait reçu un mot de Pierre Beaufort.

“ N'oubliez pas de venir me voir. Vous me l'avez promis.”

Il montra la lettre à sa mère.

—Tu vois ! Je te l'avais dit.

Elle ne répondit pas. C'était toujours cette situation sans issue qui, comme un cercle d'airain, se resserrait autour d'elle.

Gérard, étant libre l'après-midi, se rendit chez Beaufort le même jour.

Beaufort habitait au bout de Creil, donnant sur la campagne, une fort jolie maison tout au fond d'un immense jardin planté d'arbres.

Le mari de Marceline était dans le jardin, se promenant à petits pas, seul, et la tête sur la poitrine, quand Gérard le rejoignit, guidé par un domestique.

—Bonjour, docteur... votre mère se porte bien ?

Et il lui prend le bras. Tout d'abord, ils causent de choses indifférentes.

Tout à coup et sans transition :

—Vous avez une sœur charmante... quelle ravissante enfant ! Comme votre mère dit être heureuse... Cette fête de l'autre soir a été un triomphe pour elle... et Robert Valognes, que j'ai rencontré hier, me semble être amoureux fou... Mais parlons de moi...

La conversation, entre eux, dure jusqu'au soir.

Lorsque Gérard le quitte, il est très ému. La poignée de main des deux hommes est une étreinte où ils mettent leur âme, où ils échangent leur amitié.

Gérard est soucieux toute la soirée.

Le dîner est triste dans la petite maison du bord de l'oise, malgré le soleil qui entre dans la salle à manger et l'égaie de ses rouges rayons ; Modeste est rêveuse ; elle pense à Robert ; sa vie maintenant est pleine de songes ; elle est distraite ; son âme est restée au château de la Novice, là-bas, perdue dans les arbres.

Quant à Marceline, elle a peur en voyant la tristesse de son fils.

Qu'ont-ils pu se dire, les deux hommes, durant cette après-midi ?

Que peut bien avoir raconté Pierre Beaufort ?

Elle brûle d'envie de le lui demander.

Non qu'elle craigne un danger, une complication pour elle-même.

Mais elle a soif d'entendre parler de son mari... de connaître sa vie, d'entrer plus avant dans l'intimité de ce cœur dont elle a été exclue.

Elle l'aime, Beaufort, aussi ardemment qu'au premier jour. L'âge n'a point affaibli sa tendresse.

Et enfin, elle interroge Gérard :

—Tu l'as vu ? dit-elle.

Elle ne prononce même pas son nom. Elle n'y pense pas.

—Oui, et cela m'a rendu triste... Le pauvre homme...

—Tu le plains, dit-elle en frémissant.

—Oui.

JULES MARY